

Anne Wiazemsky. *Une Poignée de gens*. Paris: Éditions Gallimard, 1998. 243 pages. [Grand Prix du roman de l'Académie française 1998]

S'il est vrai que l'automne en France signifie la course aux nombreux prix littéraires: Goncourt, Fémina, Renaudot, Novembre, Médicis, etc. pour ne nommer que ceux-là, et que les grandes maisons d'éditions orchestrent savamment la publication et la publicité de leurs livres en fonction de ces différents prix, et se positionnent ouvertement en fonction d'un événement aussi médiatisé—qui soulève par ailleurs controverses et débats chaque année—, on aura beau dire, il faut reconnaître que cet exercice et tous ces livres n'en possèdent pas moins le mérite de proposer, tous genres confondus, de magnifiques découvertes. Pour le plus grand bénéfice des lecteurs. Comme si les auteurs, aiguillonnés par leur éditeur et le désir de remporter l'un de ces prix, s'acharnaient à livrer le meilleur d'eux-mêmes—l'un n'empêche pas l'autre —, afin de célébrer cette rentrée. Au gré des coups de coeur ou de sonde, des achats impulsifs, des recommandations favorables, ou tout simplement du hasard, chacun donc, devant le nombre, le choix et la forte médiatisation de ces concours aux enjeux bien maintenus: sélections, nominations, listes, nombreux tours de scrutin, etc., chacun y trouve son compte. Indéniable exemple s'il en est un, de prémices au plaisir de la lecture. Ce fut le cas, parmi tant d'autres, pour le roman de Anne Wiazemsky: *Une Poignée de gens*.

L'auteure, dans un récit fort habile et bien mené, raconte, le temps de quelques mois, de mai 1916 au 15 août 1917, les tragiques événements de la Révolution de 1917 en Russie, vécus par «une poignée de gens», c'est-à-dire par des membres de sa famille lointaine, dont elle ignorait tout de leur existence: les Belgorodsky. D'origine noble et grand propriétaire terrien, il faut savoir que cette famille possédait jadis, depuis trois générations, le domaine de «Baïgora», «l'une des propriétés les plus importantes de Russie», où vivaient de près ou de loin tous les membres de cette famille regroupés autour de Maya, la mère, et veuve depuis quelques années; trois fils, leurs épouses et leurs enfants: Wladimir et Natacha, Micha et Xénia—respectivement grand-tante et grand-oncle, grand-père et grand-mère de l'auteure —, Igor et Catherine; une fille, son époux et leurs enfants: Olga et Léonid. Le père de l'auteure, Pétia, fils de Micha et de Xénia, vient de naître au moment où prennent place les événements du récit.

Mais comment Anne Wiazemsky, après tant d'années, entre-t-elle en contact avec les membres de sa famille, forcés de s'exiler aux quatre coins du monde en 1919, après la montée bolchevique, nationalisés français, américains ou autres, et dont elle n'a, à toutes fins utiles, jamais entendu parler?, et comment ce roman prend-il son envol? Peu importe qu'il s'agisse d'un sujet et d'événements réels, fortuits ou inventés, l'étincelle jaillit, et l'auteure, sous le nom d'emprunt de Marie Belgorodsky, nous apprend, dans une première partie, sorte de prologue d'une quinzaine de pages, daté de 1994, qu'un cousin éloigné de sa grand-tante, Natacha, décédée il y a huit ans aux États-Unis, Vassili Vassiliev, vient de

lui fixer un rendez-vous, afin de lui remettre une sorte de journal personnel, *Le Livre des Destins*, ayant appartenu au prince Wladimir Belgorodsky, assassiné le 15 août 1917. Cette rencontre et la lecture du journal composent des éléments déclencheurs déterminants: Anne Wiazemsky/Marie Belgorodsky voudra tout connaître de cette poignée de gens, les siens, de ce jeune couple de nouveaux mariés follement amoureux, et maîtres du domaine de Baïgora: elle, Natacha, dix-huit ans, pianiste avertie, ayant changé son prénom pour Nathalie, et farouche lectrice de romans français; lui, Wladimir, trente et un ans, au surnom affectif d' «Adichka», violoniste, et amateur entre autres de poésie russe moderne; et tout connaître aussi de la Russie de la Première Guerre Mondiale, de 1916 et 1917, du conflit avec l'Allemagne, mais surtout des événements dramatiques entourant la Révolution de 1917.

Un peu à la manière de Henri Troyat, dans *La vie quotidienne en Russie* au temps du dernier tsar (Paris, Hachette, 1959 [1979]), et de son personnage, Jean Roussel, voyageur français, qui part pour Moscou vivre dans la famille d'Alexandre Vassiliévitch Zouboff, à la découverte de la société russe d'avant la Révolution de 1905-nous sommes en 1903-, et qui livre ses nombreuses observations sur la vie de tous les jours en Russie; ainsi, toutes proportions gardées, agit Anne Wiazemsky, dans *Une poignée de gens*, qui raconte, cette fois dans un milieu rural et loin de Moscou, à Baïgora, l'histoire dramatique d'un couple russe, si courte soit-elle, dont la vie et la complicité amoureuses se déroulent en parallèle et selon la progression, en toile de fond, des rumeurs de révolte et de soulèvement, de la Révolution de 1917 qui allaient transformer la Russie et proclamer l'avènement du régime communiste. Pour le plus grand malheur des maîtres de ce domaine: la mort violente de Wladimir et, peu de temps après, l'exil de la famille Belgorodsky.

Cette deuxième partie du roman qui raconte la vie quotidienne d'une époque fébrile en Russie mais à travers le prisme de Baïgora, est suivie d'un court épilogue de vingt pages, il ramène le lecteur au présent, en 1994: l'auteure y décrit un voyage de reconnaissance qu'elle fait en Russie, à Baïgora bien entendu, elle veut retrouver des lieux, des vestiges et des indices qui lui permettent peut-être de renouer avec les siens, ceux dont elle vient de raconter une tranche de vie, soixante-dix-sept ans plus tôt. Malgré le saccage de plusieurs années de régime communiste, le «destin» lui réserve d'étonnantes surprises. Une question demeure, même si, en bout de ligne, elle n'influe aucunement sur la qualité du livre: l'histoire des Belgorodsky appartient-elle vraiment à la famille de l'auteure?, repose-t-elle sur des faits réels? *Le Livre des Destins* existe-t-il en réalité? S'il n'en tient qu'à la lecture du roman, aucune hésitation, tous ces personnages ont existé, sinon l'illusion est totale. Mais on a tout lieu de croire que le récit s'enracine dans une certaine réalité historique: documents, entretiens, informations, ou autres. Et par ailleurs, dans d'autres livres, *Hymnes à l'amour* entre autres (Paris: Gallimard, 1996), Anne Wiazemsky n' a-t-elle pas choisi de représenter des membres de sa famille.

Si ce roman sait émouvoir par son authenticité et sa grande simplicité, il est aussi construit avec habileté. À y regarder de près, on se rend compte par exemple jusqu'à quel

point l'auteure allie et agence toutes les formes narratives: à la présence d'un narrateur personnel et impersonnel s'ajoutent des extraits de correspondance, de journal intime, de rapports, de témoignages, de journaux, ce qui donne toute sa force et son efficacité au récit.

La rentrée littéraire de l'automne en France n'a de raison d'être, en grande partie, que par l'existence et l'attribution de nombreux prix littéraires; elle propose ainsi à chaque année un vaste choix d'oeuvres parmi lesquelles le lecteur a le loisir de puiser. *Une poignée de gens* de Anne Wiazemsky n'en représente qu'un exemple.

Georges Bélanger

Université Laurentienne

Fredj Lahouar. *Ainsi parlait San-Antonio...* Polaroman. Tunis: L'Or du Temps, 1998. 192 pages.

Fredj Lahouar, connu pour ses romans et sa poésie en arabe, vient de nous larguer un polaroman dans un français impeccablement érudit-poétique et populaire à la limite de l'argotique, inspiré des grands auteurs français qui vont de San-Antonio à Rimbaud, de Victor

Hugo à Verlaine. Il insiste que ce n'est pas un "vulgaire polar" puisque, au fond, il ne s'agit pas de la recherche d'un criminel dont on trouvera le coupable à la fin, mais plutôt d'une invitation en bonne et dûe forme au commissaire San-Antonio, débarqué sans crier gare à Hammam-Sousse pour entreprendre des errances jubilatoires de langues, des espèces de conférences (ce qui serait pompeux), ou plus particulièrement pour jaser, parler et parler d'un certain bougnoule, son voisin de palier, l'honorable Radi de Bitegarrot. Ce dernier se prend pour un écrivain, journaliste, professeur, et qui ne peut qu'aligner "des mots qui pètent plus haut que son cul" (27).

Eh bien, oui, Radi de Zobgarrot prend souvent différentes appellations allant de Coquettegarrot à de Becgarrot à Radi de Machintruc à Radi de Congarrot. Ces permutations de noms ne changent rien en sa nature égocentrique qui consiste en cette monstruosité vampirique suçant la moelle épinière des gens pour faire sa propre salade écrivante, renforçant sa self-suffisance et son incurable arrogance. Dès le départ, San-Antonio, accueilli au fameux hôtel d'El-Menchia de Hammam-Sousse, exige la chambre 69 (avec tout ce que cela comporte de sous-entendus sexuels) mais n'obtient que le 19, en attendant de faire face à son auditoire afin de lui foutre à la gueule sa logorrhée écoeurante, sexiste et raciste. Mais dans ses discours présentés surtout à des demoiselles et des dames qu'il prend sans cesse en témoin,

l'assistance ne réagit presque pas, ne lui donne même pas la réplique pour le pousser à continuer. Discours ininterrompus mutant d'énonciateurs à telles enseignes que l'on ne sait plus qui parle, puisque on ne peut pas distinguer les discours du pauvre diable de Radi